

---

POUR LE IV. DIMANCHE  
APRÈS LA PENTECÔTE.

*Sur l'Eglise.*

Ascendens in unam navim quæ erat Simonis . . .  
& sedens docebat de naviculâ turbas. *Jésus étant  
entré dans une barque qui étoit celle de Simon . . . .  
& s'étant assis , il enseignoit le peuple de dessus la  
barque. S. Luc. c. 5.*

**E**N écoutant l'Évangile dont je viens de  
vous faire la lecture , mes chers Pa-  
roissiens , vous avez remarqué sans doute ,  
aussi bien moi , dans cette barque de dessus  
laquelle Jésus enseignoit le peuple , une des  
plus belles images de l'Eglise Catholique ,  
où ce même Jésus annonce & annoncera  
jusqu'à la fin des siècles , la vérité à tous  
les peuples de la terre. Vous avez vu dans  
la pêche miraculeuse qui fournit de quoi  
remplir deux barques , la figure & la pré-  
diction de cette pêche plus miraculeuse en-  
core , qui remplit continuellement la bar-  
que de saint Pierre , depuis que les Apô-  
tres & leurs successeurs étant devenus pé-  
cheurs d'hommes , jettant leurs filets dans  
le monde , sur la parole de Jésus-Christ ,  
ont amené , & ne cessent d'amener les peu-  
ples dans le sein de l'Eglise. Heureuses les

ames qui ont été prises dans ces filets ! heureux nous-mêmes qui sommes portés dans cette barque ! plus heureux encore , si nous sentions notre bonheur , & si nous avions en conséquence pour l'Eglise notre mere tous les sentimens qui lui sont dûs à tant de titres !

Mais hélas ! accoutumés dès l'enfance à sa tendresse & à ses bienfaits , à ses menaces ainsi qu'à ses promesses , nous y paroissions comme insensibles ; elle ne trouve chez la plupart des chrétiens que froideur , qu'indocilité , que mépris & ingratitude. Divin Esprit qui êtes dans cette Eglise le principe de la vérité , de la beauté , de la bonté qu'elle déploie à nos yeux , & en notre faveur ; inspirez nous donc , & gravez profondément dans nos cœurs le respect , la soumission , l'attachement que nous lui avons jurés dans notre baptême.

#### P R E M I E R E R É F L E X I O N .

S'IL y a une société sur la terre qui soit digne d'attirer les regards , l'admiration , le respect de tous les hommes ; c'est sans contredit , mes Freres, la société des chrétiens , l'Eglise chrétienne. Où trouverez-vous , en effet , une société dont les fondemens soient plus solides , les lumieres plus pures & plus étendues , les loix plus sages , les maximes plus saintes & plus utiles , les vertus plus héroïques & en même-tems plus commu-

nès, je veux dire moins rares? Une société dont les membres soient unis entr'eux par des liens plus respectables, plus forts, plus indissolubles? une société dont le gouvernement soit plus humain, plus doux, plus aimable? L'Eglise voudroit régner sur tous les peuples; mais elle regne par la justice, par la douceur, par la patience, par la charité, par les bénédictions qu'elle donne à ceux-là même qui la persécutent. L'Eglise a des fonds & des revenus; mais ces revenus sont destinés au culte divin, au soulagement des pauvres, à toute sorte de bonnes œuvres: & pour me borner à un point qui renferme en quelque façon tous les autres, où trouverez-vous une société dont la vigilance & la sollicitude embrassent dans un aussi grand détail, tout ce qui peut contribuer au vrai bien, à la perfection, au vrai bonheur de ceux qui la composent?

Les ministres de l'Etat, les gouverneurs, les intendans des provinces, les officiers de-guerre, les magistrats, ceux qui sont chargés de la levée des impôts, & toutes les personnes préposées aux différentes parties du gouvernement, ont des occupations relatives au bien public: mais ces occupations différentes sont bornées chacune à un objet particulier; au lieu que le ministère ecclésiastique s'étend généralement à tout & embrasse tout. Il travaille à rendre les magistrats intègres, à inspirer aux militaires

une vraie valeur, à bannir l'usure, les fraudes, la mauvaise foi du commerce. Il veille, il travaille à ce que les impôts soient levés sans rapine, sans concussion; à ce qu'ils soient payés fidèlement & sans murmure. Il veille, il travaille à ce que les sujets soient soumis & attachés à leurs Princes, à ce que les Princes eux-mêmes fassent le bonheur des peuples qui leur sont soumis: extirper le vice, faire regner la vertu, non-seulement dans toutes les conditions, mais chez tous les particuliers de chaque condition: voilà le but du ministère ecclésiastique, & il tend à ce but avec d'autant plus de force & de douceur, avec d'autant plus de succès & de gloire, qu'il a inspection sur les ames, & qu'il les tient, pour ainsi dire, dans sa main. Les états les mieux policés, les plus puissans, n'ont de pouvoir que sur les corps; & les citoyens ne sont comptables au ministère public que de leur conduite extérieure. Les chrétiens sont comptables à l'Eglise de leurs plus secrètes pensées, quand elles sont mauvaises; du moindre de leurs desirs, quand il est criminel. Elle a la clef des consciences, elle fouille dans le cœur, elle remonte jusqu'à la source du bien & du mal, elle atteint jusqu'à la première racine des vices & des vertus, elle exerce l'autorité de Dieu même.

Jetez les yeux sur ce diocèse, & jugez de tous par un seul. Pourquoi cet Evêque

à la tête, & quel est le but des fonctions épiscopales ? Pourquoi ces séminaires, & qu'y fait-on ? Pourquoi ces docteurs, & ces écoles de théologie ? Pourquoi ces confesseurs, ces prédicateurs, ces missionnaires ? Et pour ne pas vous perdre dans l'immense détail du ministère & des fonctions ecclésiastiques, bornez-vous à une paroisse ; qui en voit une, les voit toutes. Interrogez son Pasteur, demandez-lui pourquoi il est placé là ? *Quid tu hîc, aut quasi quis hîc ?* (Isaïe, c. 22.)

L'Eglise m'a envoyé dans cette Paroisse pour veiller sur les mœurs de tous ceux qui la composent, pour les éclairer sur leurs véritables devoirs ; pour les instruire de leurs obligations, pour les porter à l'observation des loix divines & humaines, pour les exhorter sans cesse à la pratique de la vertu & des bonnes œuvres ; pour faire regner l'innocence, la justice, la paix dans chaque famille ; pour rappeler continuellement aux pères & mères ce qu'ils doivent à leurs enfans, & aux enfans ce qu'ils doivent à leurs pères ; pour dire aux maîtres, commandez avec douceur, & aux domestiques soyez fideles ; pour dire aux riches, ne vous enorgueillissez point, faites bon usage de vos biens, partagez-les avec les pauvres ; & aux pauvres, ne murmurez point, sanctifiez-vous par le travail, par la résignation & la patience. Je dis & ne cesse de dire à tous : N'offensez personne, ne faites tort.

à qui que ce soit , pardonnez à vos ennemis , aimez-vous sincèrement les uns les autres , & traitez toujours votre prochain comme vous voudriez qu'il vous traitât s'il étoit à votre place , & vous à la sienne.

Mon devoir ne se borne point à instruire , à reprendre , à exhorter mes Paroissiens en général , je suis obligé de veiller sur les mœurs de chacun en particulier , de manière que parmi ceux qui s'écartent du droit chemin , il n'y en ait aucun qui se perde par ma faute. Je dois donc dire à ce jeune homme , par exemple , mon cher Enfant , prenez garde , votre conduite n'est pas sage ; vous vous dérangez ; vous seriez fâché de devenir un libertin , vous le deviendrez , cependant , si vous ne suivez pas les avis que je vous donne : prenez-les en bonne part , & ne faites point à votre tête. Je dois dire à ce commerçant : Mon ami , ce négoce-là est défendu , il est usuraire , il est injuste ; vous avez beau dire , cela n'est point permis : vous ne trouverez pas de casuiste qui vous parle différemment , & si vous en trouviez quelqu'un , il ne sauroit pas son métier , il vous tromperoit. Je dois avertir ainsi en particulier tous ceux qui sont dans l'erreur , qui manquent à quelque devoir essentiel , qui ont quelque vice notable , dans la conduite desquels il y a quelque chose de scandaleux , mettant en usage pour les ramener au bien , tous les moyens

que la charité inspire , que le vrai zèle sug- gere , que la prudence permet , & qui sont en mon pouvoir : prévenir ou accorder les différens , appaiser les querelles , terminer les procès , réconcilier les ennemis , consoler les affligés , visiter les malades , soulager les pauvres , soit par moi-même , si je le puis , soit par mes recommandations , mes sollicitations , mes prieres , mes tendres & vives instances auprès de ceux qui peuvent & qui doivent les secourir : avoir sans cesse les yeux sur mes Paroissiens comme un bon pere les a sur ses enfans , comme un vrai Pasteur les a sur son troupeau. Voilà quelles sont mes obligations , & pourquoi je suis ici.

Il s'ensuit de-là , mes Freres , & il faut nécessairement convenir que les Ministres de l'Eglise n'étant ainsi établis que pour faire du bien aux hommes , quand même on ne regarderoit cette Eglise que comme une société purement civile , elle seroit toujours infiniment précieuse & infiniment respectable , par conséquent , aux yeux de quiconque s'intéresse au bien de l'humanité. Que sera-ce donc , si vous ajoutez à cela le caractère auguste , l'autorité toute divine que la foi nous découvre dans la personne de ceux qui remplissent les différentes fonctions du ministère ecclésiastique ?

Ils sont & ce n'est point ici une exagération , ni une façon de parler comme on

dit, ils sont réellement dans le fait, & à la lettre, des ambassadeurs que le ciel nous envoie, & les représentans de Jésus-Christ, si je puis m'exprimer de la sorte : ils sont placés entre Dieu & nous, non-seulement pour nous révéler ses secrets, nous communiquer ses ordres, nous conduire dans la voie du ciel ; mais encore pour plaider sans cesse auprès de sa Majesté souveraine, la cause des foibles humains ; pour lui exposer nos besoins, pour l'attendrir sur nos miseres, pour l'appaiser quand il est irrité, pour arrêter le bras de sa justice, pour faire descendre sa miséricorde, pour nous réconcilier avec lui, pour lui offrir journellement en notre faveur, un sacrifice qui est la vraie & l'unique source de toute grace & de toute bénédiction, pour lui payer à toutes les heures du jour, en notre nom, & à notre décharge, le tribut d'adoration, de louanges, d'actions de graces que nous lui devons à tant de titres.

Lorsque le saint Roi David écrivoit sous la dictée de l'Esprit-Saint, les Pseaumes dont tous les Temples du monde chrétien retentissent, & que les Ministres des autels doivent chanter ou réciter tous les jours, il avoit, sans doute, l'image de l'Eglise devant les yeux : c'est de Jésus-Christ & de son Eglise qu'il est parlé ; c'est Jésus-Christ & l'Eglise qui parlent dans les Pseaumes ; c'est Jésus-Christ & l'Eglise qui gé-

missent, qui prient, qui combattent; c'est Jésus-Christ & l'Eglise qui triomphent, qui se réjouissent, qui bénissent Dieu dans ces cantiques sacrés, où nous trouvons sous l'écorce de la lettre, toutes les vérités & tous les mystères de notre foi, tous les objets de notre espérance, tous les sentimens de la charité répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit; la règle de nos mœurs, le modèle de nos affections, la formule de nos prières dans tous les tems & dans les différentes situations de la vie; le pain quotidien de nos âmes, une manne délicieuse qui a toute sorte de goûts, & dont on ne se lasse jamais; une source d'eau vive dans laquelle se lave, se purifie, se rafraîchit, se désaltère, s'enivre journellement une âme chrétienne qui est vraiment remplie de l'Esprit de Dieu.

Or parmi ces Pseaumes, il en est un (*Psf. 103.*) dans lequel il semble que le Prophète ait déployé avec plus de magnificence, les richesses & toute la grandeur de l'Eglise, en nous représentant sous les images les plus naturelles, les plus simples, mais en même-tems les plus belles, les plus vives, les plus frappantes, toutes les merveilles de cette nouvelle création, de ce ciel nouveau, de cette terre nouvelle, qui ont été faits pour le nouvel homme enfanté sur la croix par Jésus-Christ.

C'est votre Eglise, grand Dieu, c'est elle

qui est vraiment cette nuée majestueuse sur laquelle le Prophete vous voyoit élevé : *Ponis nubem ascensum tuum*. Et vos Apôtres, vos Ministres, les Prédicateurs de votre Evangile ne sont-ils pas ces Anges, aussi légers que les vents, aussi prompts, aussi actifs que les flammes ardentes; ces Anges, sur les ailes desquels vous portez la lumière & la rosée de votre grace, d'un bout à l'autre de l'univers : *Ambulas super pennas ventorum. . . . facis Ministros tuos ignem urentem*. C'est par eux que vous conservez la vérité parmi les hommes, que vous l'affermissez sur ses propres fondemens, au point qu'elle ne sera jamais renversée. C'est par eux que vous nous garantissez de l'abîme ténébreux des erreurs & des opinions humaines. Votre Eglise parle, & sa voix, semblable à celle du tonnerre, frappe d'épouvante & met en fuite tous les fabricateurs de mensonges : *Ab increpatione tua fugient, à voce tonitruui tui formidabunt*,

Mais les Pasteurs de cette Eglise ne sont-ils pas comme des montagnes, qui étant arrosées d'en haut, distillent la grace & la vérité sur nos ames, & répandent par une infinité de canaux toute sorte de bénédictions sur la terre. Les montagnes distilleront la douceur, s'écrie un autre Prophete, & des ruisseaux de lait couleront du milieu des collines : *Stillabunt montes dulcedinem & colles fluent lacte*. Ainsi s'expri-

moit Isaïe en voyant de loin l'abondance des biens spirituels que le Sauveur du monde devoit procurer aux hommes, par le ministère des Pasteurs qu'il auroit choisis & élevés pour être les dispensateurs de ses graces & de ses mysteres. C'est par eux, grand Dieu, que la terre produit & que nous mangeons le pain des Anges; c'est par eux que vous enivrez nos ames de ce vin mystérieux qui les remplit de joie, de force & de consolation; c'est par eux que vous versez dans nos cœurs cette huile céleste, cette onction divine qui les dilate & les réjouit, qui rend le joug de votre Evangile si doux, si aimable; qui nous fait sucer le lait & le miel dans le sein même des tribulations & de l'amertume: *Ut educas panem de terra, & vinum latificet cor hominis; ut exhilaret faciem in oleo.* C'est là ce pain, ce vin, cette huile, ô Jésus! par la vertu desquels vous créez, vous conservez, vous multipliez les vrais justes sur la terre: *A fructu frumenti, vini, & olei sui multiplicati sunt.* Mes Freres, disons tout, en un mot, & sans figure: l'Eglise chrétienne nous porte jusques dans le ciel, soit par la grandeur des mysteres qu'elle nous découvre, soit par la sublimité des sentimens qu'elle nous inspire; & elle fait descendre en quelque façon le paradis sur la terre, par les bénédictions infinies & ineffables qu'elle nous procure.

Nous lisons dans les Actes des Apôtres, ( Chap. 14. ) que saint Paul & saint Barnabé ayant fait marcher un homme qui étoit perclus de ses jambes dès le ventre de sa mere, & qui jamais n'avoit marché ; furent saisis d'admiration, & s'écrierent : *Ce sont des Dieux qui sont descendus vers nous en forme d'hommes. Dii similes facti hominibus, descenderunt ad nos.* Ne pourroit-on pas dire la même chose à la vue de ceux par le ministère desquels le Sauveur du monde continue l'ouvrage de sa rédemption ? Jésus-Christ n'est-il pas reproduit en quelque sorte & multiplié dans la personne de ses Ministres ? Ne sont-ils pas sa bouche, ses yeux, ses mains ? L'Eglise n'est-elle pas son corps ? Elle annonce son Evangile, elle distribue les graces, elle arrose la terre de son sang, elle opere invisiblement sur les ames, tous les prodiges que Jésus-Christ opéroit en conversant visiblement parmi les hommes ; elle éclaire les ignorans, elle fortifie les foibles, elle console les affligés, elle nourrit les pauvres, elle convertit les pécheurs, elle ressuscite les morts. Jésus-Christ parut sur la terre comme une source intarissable de bienfaits, *pertransiit benefaciendo* ; & cette même source coule du sein de son Eglise avec encore plus d'abondance, comme il l'avoit lui-même prédit : *majora horum faciet.*

Prétendre diminuer le prix de ces bien-

faits, en disant que les Ministres de l'Eglise ont en vue leur avantage personnel, autant & plus que celui des peuples en faveur desquels ils exercent les différentes fonctions du sacerdoce : c'est là, mes Freres, une ingratitude criante, un raisonnement de travers, une prétention aussi fausse qu'elle est pleine de malignité. Quand même nous aurions le malheur de porter dans l'exercice du saint ministere, des vues d'ambition ou d'avarice ; les intentions de l'Eglise qui nous envoie, seroient-elles moins pures & moins bienfaisantes ? Les fonctions à quoi elle nous applique, aboutiroient-elles moins au bien de l'humanité ? Que nous les remplissions par des motifs surnaturels, ou par des vues purement humaines, qu'importe, pourvu que nous les remplissions, & que l'œuvre de Dieu s'accomplisse ?

Représentez-vous donc cette foule de Pasteurs répandus dans tout le monde chrétien, veillant chacun à la garde du troupeau qui lui est confié. Voyez ce nombre prodigieux de Ministres dont l'existence & les occupations ont pour but la gloire de Dieu, la sanctification des hommes, le bonheur du genre humain. Les uns offrent journellement des sacrifices pour l'expiation des péchés ; les autres chantent nuit & jour des psaumes, des cantiques de louange & d'action de grâces. Ceux-ci renfermés dans l'intérieur du tabernacle, lèvent continuellement

lement les mains vers le ciel, pour attirer les bénédictions de Dieu sur son peuple; ceux-là combattant pour la vérité, défendent le dépôt sacré de la foi, contre les efforts de l'erreur & ne souffrent pas qu'on donne la moindre atteinte à la pureté de la morale. Les uns prêchent publiquement, & sur les toits; les autres parlent à l'oreille, développent le secret des consciences, remettent les péchés, & dirigent chaque fidèle en particulier, dans les voies de la justice. Les uns visitent les malades, assistent les mourans, leur rendent les derniers devoirs, & recommandent leur ame à celui qui l'a créée. Les autres veillent sur les besoins du pauvre, & répandent dans son sein les aumônes dont ils sont les dépositaires: il y en a qui parcourent sans cesse les villes & les campagnes, pour le soulagement des Pasteurs & la plus grande édification des peuples. Il en est d'autres dont le zèle ne pouvant se contenir dans les bornes de leur patrie, les emporte au-delà des mers, chez les infidèles & jusques dans les antres des Sauvages, pour y allumer le flambeau de la foi, & y faire regner toutes les vertus dont elle est la source.

Ramassez, à présent, dans votre imagination, d'un côté, toutes les bonnes œuvres qui se font dans l'univers par le ministère ecclésiastique; de l'autre, ces caractères vraiment divins, ces traits de gran-

leur & de majesté, qui, aux yeux même de la seule raison, mettent si fort le culte des Chrétiens au-dessus de tous les autres ; certes, quelque peu disposés que vous soyez en faveur de l'Eglise : il y a plus, quelque prévenus que vous puissiez être contre elle, il faut nécessairement vous écrire comme Balaam, lorsqu'ayant tenté à plusieurs reprises de maudire le camp d'Israël, il est toujours forcé de le bénir, de quelque côté qu'il le regarde, sous quelque point de vue qu'il l'envisage. " Que vos pavillons  
 " sont beaux, ô Jacob ! ô Israël ! que vos  
 " tentes sont magnifiques ! *Quàm pulchra*  
*" tabernacula tua, Jacob ! & tentoria tua, &*  
*" Israël ! ( Nomb. c. 22 & 23. )*

Eglise chrétienne, que vous êtes admirable en tout ! la vérité coule de votre sein, comme d'une source également intarissable & incorruptible. En vous est le principe de la vraie justice & de la véritable sainteté. Que votre doctrine est pure ! que votre morale est sublime ! que votre charité pour les hommes est étendue ! qu'elle est vive ! qu'elle est tendre ! qu'elle est efficace ! qu'elle est aimable ! qu'elle est digne de ravir & de vous gagner tous les cœurs ! que vos mystères sont augustes ! que votre culte est majestueux ! que vos cérémonies sont belles ! que votre sacerdoce est divin ! que le caractère, l'autorité, les fonctions de vos Pontifes & de vos Prêtres sont respectables &

qu'ils sont précieux à l'humanité ! vous seul  
 enfantez les véritables justes : heureux  
 l'homme qui vit & qui meurt entre vos  
 bras ! *Que vos pavillons sont beaux , ô Ja-  
 cob ! ô Israël ! que vos tentes sont magnifi-  
 ques ! Quàm pulchra tabernacula tua , Jacob !  
 & tentoria tua , ô Israël !*

Après cela , n'est-il pas étonnant , mes  
 Freres , que l'Eglise chrétienne ait des en-  
 nemis ? non. Si tous les hommes avoient  
 la droiture du cœur , l'amour de la vérité ,  
 de la vertu & du bien public en partage ,  
 l'Eglise n'auroit point d'ennemis. Mais il  
 y a des esprits superbes qui abondent dans  
 leur sens , qui sont idolâtres de leurs pro-  
 pres idées ; des hommes corrompus , es-  
 claves de leurs passions , n'aimant qu'eux-  
 mêmes ; & ceux-là doivent nécessairement  
 avoir en aversion l'Eglise , ses ministres &  
 tout ce qui lui appartient. Ce qui est éton-  
 nant , & à quoi elle est infiniment sensi-  
 ble , c'est que des chrétiens qui font sincé-  
 rement profession d'être ses enfans , qui  
 veulent vivre & mourir dans son sein , se  
 joignent à ses ennemis , & s'expriment  
 à peu près comme eux , touchant les my-  
 steres , les Prêtres , les Sacremens , les céré-  
 monies , les usages , l'autorité de cette Eglise.

Je pourrois vous faire un crime , mon  
 cher Paroissien , & c'en est un de traiter  
 avec mépris , de tourner en ridicule cer-  
 taines pratiques autorisées par l'Eglise , &c.

que vous dédaignez comme n'étant faites que pour le peuple. Je n'entrerai là-dessus dans aucun détail, pour ne pas blesser votre orgueilleuse délicatesse, & crainte de vous faire pitié; comme cette bonne femme qui dit son chapelet; comme ce laboureur qui plante des croix dans ses champs, qui fait bénir la semence de ses grains, les prémices de la récolte, du sel, des fruits, des herbes pour ses troupeaux ou pour lui-même. Qui attribue au son des cloches, la vertu d'écarter les orages; qui use avec une pieuse confiance, de l'eau bénite & du pain béni; qui porte sur soi, ou garde respectueusement dans sa maison des reliques, des croix, des images, ou d'autres choses consacrées par les prières & la bénédiction de l'Eglise. Comme si tout ce qui a pour principe la vraie foi & la vraie piété en J. C. n'étoit pas toujours respectable. Mais venons au fait; & arrêtons-nous sur un point qui emporte nécessairement tous les autres.

Où est votre respect pour les ministres de l'Eglise, & pour l'Eglise elle-même par conséquent? Car comme une nation est représentée par ses députés; ainsi l'Eglise est représentée par ceux qu'elle choisit & qu'elle députe, qui sont revêtus de ses pouvoirs, & qui exercent son autorité, c'est-à-dire, l'autorité de Jésus-Christ auquel vous faites profession de croire. Où est donc votre respect pour les Prêtres de Jésus-Christ? De

quel œil les regardez-vous ? comment les traitez-vous ? sur quel ton en parlez-vous ? d'où vient l'espèce d'aversion que vous avez pour eux , & dont il semble que vous vous falliez un mérite ?

Je pourrois vous demander , Monsieur , de quel front vous osez toucher aux *oints du Seigneur* ; & si vous comptez pour rien la parole de votre maître & du leur , qui dit expressément que celui qui méprise ses ministres , le méprise lui-même. Je pourrois me recrier ici sur la hardiessè , sur la malignité , sur l'indécence des propos que vous tenez à leur sujet ; sur l'affectation avec laquelle vous recueillez tous les bruits qui se répandent contre eux. Bruits vagues , bruits faux , la plûpart du tems , & toujours exagérés ; calomnies , noirceurs que vous avez peut-être vous-même inventées , afin d'avoir le plaisir indigne de les semer pour les recueillir & les répandre encôre. Mais je passe sous silence toutes ces réflexions sur le peu de respect , sur la légèreté , sur le mépris avec lesquels vous traitez , dans une infinité d'occasions , les ministres de l'Eglise ; & parce que ce défaut de respect vient de ce que , comme vous le dites fort bien , vous n'aimez pas les Prêtres ; je me borne à vous demander pourquoi donc est-ce que vous ne les aimez pas ?

De trois choses l'une : ou vous haïssez leur personne ; ou leur caractère vous dé-

plâit ; ou leurs fonctions vous sont à charge. Je me trompé : vous avez en même-tems de l'antipathie , & pour leur personne & pour leur caractère , aussi-bien que pour leurs fonctions. Pour la personne , à cause du caractère ; pour le caractère , à cause de l'autorité qui en résulte , & des fonctions qu'ils exercent. Mais pourquoi cela ? vous devez le savoir , & c'est précisément ce que je voudrois savoir moi-même. Ce que je fais est que parmi ceux d'entre les chrétiens dont les mœurs sont pures , dont la conduite est à tous égards irrépréhensible , qui ont des sentimens de religion & de piété , qui aiment le bien public , qui ne commettent point d'injustices , qui ne cherchent point à dominer ; vous n'en trouverez pas un seul qui ne respecte sincèrement les ministres de l'Eglise. Or ce respect est incompatible avec tout sentiment d'aversion ; l'on aime plutôt que de haïr les personnes que l'on honore du fond du cœur.

Ce que je fais de plus est que s'il y a dans une Paroisse , & sur-tout dans les Paroisses de la campagne , des impudiques , des usuriers , de ces hommes enrichis à force de rapines ; de ces bienfaiteurs prétendus qui ruinent le tiers & le quart , sous prétexte de rendre service ; de ces hommes vains & pétris d'un sot orgueil , dont tout le mérite est dans leurs greniers & dans leur bourse ; qui profitent du besoin que l'on

peut en avoir, pour exercer, dans leur petit district, une espèce de tyrannie. Qui veulent être consultés sur tout, présider à tout, être les maîtres partout; non pas pour faire le bien, mais pour commettre des injustices, ou pour se donner du relief; qui écrasent impitoyablement, quand ils le peuvent, quiconque leur résiste, ou les contredit, ou même ne les applaudit point. S'il y a dans quelque canton des hommes de ce caractère, c'est chez eux que l'on trouve ordinairement une aversion marquée pour les ministres de l'Eglise. Ils leur tendent des pièges; ils les chicanent, ils les tracassent, ils les décrient; ils cherchent, ou ils saisissent avec joie, l'occasion de les mortifier; ils se réjouissent, ils applaudissent, ils triomphent soit ouvertement, soit en secret, quand on les mortifie. Je ne pousse pas cette réflexion plus loin; j'épargne ceux pour qui elle est faite; qu'ils l'approfondissent; qu'ils approfondissent leur propre cœur, & ils verront quelle est la véritable cause de l'antipathie qu'ils ont pour les ministres de l'Eglise.

Les hérétiques, les incrédules, les libertins, les impies ne peuvent pas souffrir les Prêtres de Jésus-Christ; & pourquoi? parce qu'ils détestent la religion dont ces Prêtres sont les ministres. Cela est tout naturel. Vous n'êtes ni hérétique, ni incrédule, ni impie; vous êtes chrétien, enfant

de l'Eglise, Disciple de Jésus-Christ; & vous n'aimez pas ses Prêtres : pourquoi cela ? répondez vous-même. Vous n'aimez donc pas l'Eglise ; vous n'aimez donc pas votre religion ; vous n'aimez donc pas Jésus-Christ ? La Religion, l'Eglise, Jésus-Christ sont donc foncièrement le principe, le premier objet, & comme la fin dernière de l'aversion que vous avez pour les Prêtres. C'est-à-dire, que votre façon de penser & vos sentimens sur cet article, sont la façon de penser & les sentimens d'un réprouvé. Quel signe plus frappant & plus certain de réprobation, que de ne pas aimer Jésus-Christ ? Or il est clair & incontestable que celui qui n'aime pas l'Eglise, n'aime pas Jésus-Christ ; puisque l'Eglise est le corps de Jésus-Christ. Et d'un autre côté, il est clair aussi & incontestable que celui qui n'aime pas les ministres de l'Eglise, n'aime pas l'Eglise elle-même ; puisque l'Eglise est représentée par ses ministres ; puisque l'Eglise n'agit que par ses ministres ; puisque vous ne la connoissez, puisqu'elle ne vous parle, puisqu'elle ne vous donne ses ordres, & ne vous distribue ses graces que par ses ministres, qui sont comme ses yeux & sa bouche, la première, la plus noble, la plus précieuse portion d'elle-même.

C'est leur caractère que je dois respecter & non leur personne. Dites donc que vous

devez respecter leur personne à cause du caractère dont elle est revêtue, & qui en est inséparable : vous parlerez juste alors & on vous entendra. Mais, je respecte son caractère & je méprise sa personne : qu'est-ce que cela signifie ? Un fils distingue-t-il la personne de son père, d'avec sa qualité de père ? & moyennant cette distinction, lui est-il permis de le traiter comme un valet, quand il imagine que la personne de son père mérite d'être traitée ainsi ? Il pourra donc lui enfoncer un poignard dans le sein ? & moyennant cette distinction, il ne sera point un parricide & un monstre. On pourra donc aussi mépriser, insulter, maltraiter les Ambassadeurs, les Ministres d'un Souverain, sans qu'il s'en offense ; pourvu qu'on ait soin de distinguer leur caractère d'avec leur personne ? Sa Majesté auroit-elle égard à cette ridicule distinction ? ne se vengeroit-elle pas comme d'un affront fait à elle-même ? C'est ainsi que vous regardez & que vous vengerez, grand Dieu, les railleries, les mépris, les injures, les outrages que vous recevez journellement dans la personne de vos ministres.

Je viens de nommer tout-à-l'heure, les Paroisses de la campagne. Dût-on me soupçonner de parler pour moi personnellement, je ne puis m'empêcher de dire un mot sur les Pasteurs qui y sont établis. Comment les traite-t-on à tous égards, sur-tout quand ils

## 250 LE IV. DIMANCHE

ne joignent point à la simplicité évangélique, cet extérieur de politesse & d'urbanité que donne l'usage du monde; qui présente la vertu & la piété sous des traits moins durs & plus aimables, à la bonne-heure: mais qui n'ajoute rien au fond du mérite propre de l'état; qui le diminue souvent au contraire, qui produit quelquefois plus de mauvais effets que de bons, & faute duquel enfin un Prêtre, un Pasteur n'en est pas moins respectable. J'aurois honte de répéter ici les épithètes qu'on leur donne. Je ne dirai pas jusqu'où l'on porte vis-à-vis d'eux la légèreté, la hauteur, le mépris, le dédain, l'indécence. Je ne parlerai point de l'espèce de servitude à laquelle on voudroit les réduire; de la dureté avec laquelle on exige dans certaines occasions, ce qu'ils doivent, ce qu'ils ne doivent pas, & souvent le contraire de ce qu'ils doivent.

C'est un homme grossier, il a peu d'esprit, il n'a point d'éducation, il ne fait pas vivre. Soit: mais qu'est-ce que tout cela fait au caractère auguste dont il est revêtu? Est-il moins votre Pasteur? est-il moins le ministre & comme l'image vivante du Dieu que vous servez? le dépositaire & le dispensateur de tout ce qu'il y a de plus saint, de plus sacré, de plus précieux sur la terre. Et les Apôtres aussi, étoient des hommes grossiers, qui avoient peu d'esprit, qui n'avoient point d'éducation, qui ne savoient

pas vivre. Et c'est néanmoins de tels hommes que notre Seigneur voulut choisir, pour jeter les fondemens & pour être les premiers Pasteurs de son Eglise.

Il cherche à vous mortifier publiquement sous prétexte de vous instruire : Pourquoi lui supposer une intention aussi criminelle ? pourquoi le croire coupable d'une telle profanation ? car c'est une vraie profanation & une espèce de sacrilège, de prêcher la parole de vérité, dans la vue de choquer, de mortifier, d'humilier en particulier quelqu'un de ceux qui l'entendent ; & pour juger un Ministre de l'Évangile, capable d'une telle noirceur, il faudroit l'avoir lue dans son ame. Mais n'abusez-vous pas vous-même de votre autorité, de votre supériorité, pour lui faire essuyer mille petites mortifications ? Vous dites qu'il y a autant d'humeur que de vrai zèle dans ses procédés : mais n'y a-t-il pas dans vos prétentions autant d'orgueil que de bon droit, autant de vanité que de justice ? Il ne lui en couteroit rien de vous satisfaire sur tel & tel point. Je vous demande pardon : il lui en couteroit d'agir contre sa conscience, contre les loix de l'Eglise, contre les statuts du Diocèse, peut-être contre les ordres secrets de ses supérieurs. Et quand même il n'y auroit rien de tout cela, vous en couteroit-il davantage, de relâcher quelque chose de vos prétentions, ou, si vous voulez, de vos droits. Et

pourquoi ? Pour acheter la paix , Monsieur ; pour acheter la paix , pour acheter le bon exemple & l'édification de la Paroisse.

Vous en êtes le Seigneur ; & cette qualité jointe à vos vertus , à votre piété surtout , & à vos bonnes œuvres , mérite sans doute des égards singuliers , à quoi votre Pasteur doit moins manquer que tout autre. L'Eglise veut qu'on vous honore , qu'on prie publiquement & nommément pour vous. Elle veut que vous ayez dans la maison de Dieu , dont vous êtes censé au moins le bienfaiteur , une place distinguée & certains honneurs particuliers. Mais vous êtes une brebis , & la première brebis du troupeau ; vous êtes au nombre des simples fidèles ; vous êtes enfant de l'Eglise ; & en cette qualité , laquelle vaut assurément bien tous les titres qui vous rendent d'ailleurs si respectable , vous devez vous-même singulièrement honorer votre Pasteur , & sacrifier à ce devoir certaines choses que vous ne pouvez que très-difficilement exiger , sans que ce devoir capital en souffre , eu égard à la répugnance , à la trop grande roideur , ou même , si vous voulez , & si j'ose me servir de vos termes , à la grossièreté de celui à qui vous avez affaire : vous relâchant alors sur certains points , qui dans le fond ne sont vraiment essentiels qu'aux yeux de l'amour propre ; que vous traitez , avec votre permission , un peu trop sérieusement , & dont

le sacrifice doit vous coûter d'autant moins que vous avez plus de piété en Jésus-Christ.

Après cette réflexion qui m'est pour ainsi dire échappée, je reviens à vous, mes Freres, & je dis : honorez les Prêtres, non-seulement les Pasteurs & les autres qui vivent au milieu de vous; mais encore les Religieux qui sont une des portions les plus précieuses du troupeau de Jésus-Christ; & dont les différens ordres nous sont très-bien représentés au psaume quarante-quatrième, par cette variété admirable de dessins, de fleurs, d'ornemens qui brillent sur les vêtemens de l'épouse : *In vestitu deaurato circumdata varietate.*

Il seroit, sans doute, à souhaiter que les besoins de l'Eglise & leurs nécessités personnelles ne les missent jamais dans le cas de quitter leur solitude, & de se répandre dans le monde auquel ils ont renoncé solennellement : mais quand ils sont obligés d'y paroître, traitez-les toujours avec respect; accueillez avec bonté ceux qui viennent chez vous; ne souffrez pas que vos domestiques, ni qui que ce soit de votre maison leur manquent. Exercez l'hospitalité à leur égard, par un motif de religion, & ne dédaignez pas de les faire manger à votre table. Les vœux qu'ils ont faits, l'habit qu'ils portent, la regle qu'ils suivent, sont approuvés & loués par l'Eglise votre mere : cela doit seul vous inspirer une sincère vénéra-

tion pour leur personne. Tout ce qui approche du Sanctuaire , tout ce qui tient à l'Eglise , tout ce qui vient de sa part est nécessairement respectable aux yeux d'un vrai disciple de Jésus-Christ. Et souvenez-vous , mes Freres , que vous participerez d'autant plus à la grace de Jésus-Christ , que vous aurez plus de respect pour son Eglise ; si néanmoins vous joignez à ce respect la soumission parfaite qu'elle exige de ses enfans.

#### SECONDE RÉFLEXION.

Si l'Eglise n'est point infaillible dans ses jugemens & invariable dans sa foi ; si elle peut enseigner ce qui n'est pas vrai , & commander ce qui n'est pas juste ; dès-lors elle n'est pas conduite par l'Esprit-Saint ; les promesses de Jésus-Christ sont fausses ; elle n'est point l'ouvrage de Dieu. Nous pouvons nous dispenser de l'écouter ; nous pouvons sans conséquence , ne rien croire de ce qu'elle nous dit , & ne rien faire de ce qu'elle nous ordonne. Le caractère de ses Ministres est une illusion ; leur autorité un abus ; leurs fonctions des mommeries ; nous n'avons plus de vraie Eglise , de vrai culte , de vraie religion , de vrai Dieu. Mais si nous avons un Dieu , une religion , un culte , une Eglise , tels que nous faisons profession de les croire ; il faut nécessairement de deux choses l'une : ou renoncer à notre religion & à notre Dieu ; ou bien nous soumettre

à l'Eglise & lui obéir. Il n'y a pas de milieu ; pourquoi ? Parce que selon notre croyance, l'autorité de cette Eglise n'est autre que l'autorité de Dieu même ; & ce point de notre croyance est le fondement sur lequel porte tout l'édifice de la religion. D'où il s'ensuit qu'en écoutant votre Eglise, nous vous écoutons, ô mon Dieu ; quiconque lui obéit, vous obéit ; quiconque lui résiste, vous résiste.

Cela posé, mon cher Paroissien, il ne vous est donc pas permis de penser comme bon vous semble sur les différens articles de la foi & de la morale chrétienne : mais vous devez penser & croire sur chaque point, purement & simplement, ce que vous enseigne l'Eglise catholique votre mere & votre maîtresse ; sans disputer ni chicaner sur ses décisions, quelques contraires qu'elles soient aux idées qu'il vous a plu former & arranger dans votre tête. Parce que votre tête, si bonne & si éclairée soit-elle, est toujours sujette à l'erreur ; au lieu que l'Eglise est infaillible, soit que ses premiers Pasteurs se rassemblent en un même lieu ; soit que chacun d'eux restant à sa place, leurs esprits, leurs cœurs & leurs voix se réunissent pour vous enseigner la vérité.

Que si l'Eglise conduite par l'Esprit-Saint, & parlant au nom de Jésus-Christ, a droit d'exiger que vous lui fassiez le sacrifice de vos propres lumieres, & que vous l'en

croyez sur sa parole, lors même que cette parole contredit & choque votre façon de penser ; à plus forte raison peut-elle par cette même autorité, faire certaines loix de police extérieure, si je puis m'exprimer ainsi, auxquelles vous soyez tenu d'obéir en conscience. Certes, si nous pouvions en conscience nous dispenser d'obéir aux loix de la discipline ecclésiastique, la condition de l'Eglise seroit pire que celle des sociétés humaines, des royaumes, des républiques, & de tous les états. Car chacun a ses loix, & ces loix obligent en conscience. Autrement il faudroit rayer de nos instructions ces belles paroles de saint Paul : *Omnis anima potestatibus sublimioribus, subdita sit. Que toute ame soit soumise aux puissances ;* & alors tout est bouleversé, tout est perdu. Que si les citoyens sont tenus en conscience d'obéir aux loix de l'état, comment voulez-vous que les chrétiens puissent être dispensés devant Dieu d'obéir aux loix de l'Eglise ?

Permettez-moi donc, mon cher Paroissien, de vous interroger ici sur certains articles ; & faites-moi la grace de me répondre. Sur quel fondement avez-vous imaginé pouvoir lire indifféremment tous les livres qui courent contre la foi, malgré la défense que les Pasteurs de l'Eglise vous en ont faite, avec des menaces & sous des peines qui font trembler tout vrai catholique ? Ceux

d'entre nous autres Pasteurs & Théologiens, qui n'ont pas fait un certain cours d'étude dans quelque université, pensent ne pas pouvoir en conscience, lire ces sortes d'ouvrages, sans en avoir demandé préalablement & obtenu la permission des supérieurs : & vous, Monsieur, qui êtes un simple fidele ; vous qui n'avez aucune teinture de théologie, qui savez à peine votre catéchisme, qui ne connoissez ni l'Écriture, ni les Peres, ni l'histoire de l'Eglise ; vous que la moindre difficulté arrête ; que la plus petite objection embarrasse ; qui prenez les sophismes, les raisonnemens captieux, pour des argumens sans réplique ; vous avez la témérité de vous embarquer dans la lecture de ces ouvrages, où les Livres saints, les écrits des Peres, l'histoire de l'Eglise sont frêlatés, falsifiés, calomniés de mille manieres ?

Et pour quelle raison pensez-vous, Monsieur, que l'Eglise vous défende ces sortes de lectures ? craint-elle d'être convaincue de faux ? Les armes que l'incrédule forge contre la foi, sont-elles invincibles ? Les Pasteurs de cette Eglise ne sont-ils que des imposteurs qui craignent d'être découverts ? La doctrine de Jésus-Christ n'est-elle qu'un amas d'absurdités qui ne peuvent pas souffrir la lumière qu'il faut tenir cachée, qui ne sauroient soutenir un examen sérieux & raisonnable ?

Certes , si jamais il y a eu parmi les hommes une doctrine exposée au grand jour , une doctrine qui ait passé par tous les examens , & par toutes les épreuves que l'esprit humain est capable d'imaginer pour découvrir la vérité ; c'est sans contredit la doctrine de l'Eglise catholique. N'y a-t-il pas dix-huit siècles qu'elle est prêchée sur les toits ? Les efforts de l'erreur , n'ont-ils pas servi à rendre la vérité plus éclatante ? & les différens articles de notre foi , ne sont-ils pas comme ces pierres qui jettent des étincelles de feu sous la main de celui qui les frappe ?

Si tous les enfans de l'Eglise n'aimoient & ne cherchoient que ce qui est vrai , ce qui est utile & honnête : si tous joignoient la droiture du cœur , à des lumieres suffisantes , de sorte qu'il ne fût pas possible de leur en imposer ; si tous connoissoient assez bien nos écritures pour n'être pas la dupe des citations fausses , des sens controuvés , des interprétations malignes , puérides , ridicules , dont ces Messieurs farcissent , grossissent , renchérisent leurs volumes : si tous ceux qui les lisent avoient assez de prudence pour ne pas les croire sur leur parole. S'ils étoient capables de pousser l'examen jusqu'au bout , de creuser jusqu'aux fondemens , d'aller jusqu'à la racine de l'arbre : s'ils avoient assez de lumieres pour se méfier de leurs propres lumieres ; & assez de piété pour demander celles d'enhaut , sans

lesquelles les sages Païens eux-mêmes pensoient & enseignoient qu'on ne peut point connoître la vérité. Croyez-moi, mes Freres, l'Eglise n'interdiroit pas aux fidèles la lecture de ces livres impies : bien plus, elle les y exhorteroit.

Venez donc & voyez, leur diroit-elle; jusqu'où va la mauvaise foi & la fourberie; jusqu'où va l'effronterie & l'imprudence; jusqu'où va la malice & la noirceur de cet écrivain. Venez & voyez l'ignorance de cet homme, qui se pique d'avoir tout lu & de savoir tout; les mensonges de cet autre, qui proteste de n'aimer & de ne rechercher que la vérité; les maximes infâmes de celui-ci, qui se vante de n'avoir que des vues honnêtes; les raisonnemens pitoyables de celui-là, qui prétend avoir une sagesse & des lumieres supérieures. Lisez, examinez, voyez, mes Freres, & concluez que la doctrine catholique est donc bien vraie! puisqu'on ne peut l'attaquer, sans donner dans des erreurs aussi grossieres, dans des opinions aussi extravagantes, dans des maximes aussi nuisibles à tout bien : que la doctrine chrétienne est donc bien aimable! puisqu'on ne peut la combattre, sans déployer le caractère le plus méchant & le plus odieux : qu'elle est donc bien sainte! puisqu'on ne peut la contredire, sans avancer des principes qui favorisent toutes les passions, qui ouvrent la porte à tous les

crimes : qu'elle est donc toute pure & toute céleste ! puisqu'on ne peut l'accuser de faux, sans calomnier, noircir, blasphémer tout ce qu'il y a de plus saint & de plus respectable parmi les hommes.

Venez & voyez s'accomplir dans un sens très-véritable, la prophétie de Daniel, au sujet de la fameuse statue que Nabuchodonosor avoit vue en songe. Elle étoit composée partie d'or & d'argent, partie de fer, partie d'airain & d'argile mêlés ensemble. Une pierre détachée de la montagne frappe la statue, la renverse, la met en pièces & la réduit en poussière. C'est ainsi que Jésus-Christ, cette pierre détachée des célestes montagnes, renverse le vain colosse des opinions humaines, que le Philosophe orgueilleux éleve contre la foi. On trouve, il est vrai, dans la structure quelque chose de juste, de bon, d'estimable ; mais il est soutenu sur des pieds d'argile : les principes de l'incrédule sont ruineux, & par conséquent la justice, les vertus, la sagesse appuyée sur de tels principes n'ont ni solidité, ni consistance. Venez donc & voyez la ruine de cet édifice bâti sur le sable ; voyez cette poussière que le vent emporte, cette fumée qui s'évanouit : *Contrita sunt pariter ferrum, testa, aes, argentum & aurum ; & redacta quasi in favillam aetiva area ; quae rapta sunt vento.* ( Dan. c. 2. )

Voilà, mes Freres, ce que les Pasteurs

de l'Eglise pourroient dire à leurs ouailles ; si tous les fideles avoient assez de zèle pour vouloir , assez de lumieres & de capacité pour pouvoir discuter les principes d'incrédulité qui sont répandus dans certains ouvrages ; parce qu'alors cette lecture & cette discussion ne serviroient qu'à les affermir dans leur foi , tellement qu'ils ne pourroient s'empêcher de s'écrier à chaque page : *Narraverunt mihi iniqui fabulationes ; sed non ut lex tua.* Les méchans m'ont raconté des fables : ah ! Seigneur , qu'elles sont bien différentes de votre loi ! Ici je vois des faits aussi incontestables que décisifs ; là je ne vois que de vains raisonnemens , des suppositions absurdes & chimériques. Ici tout s'accorde , tout est lié , tout se suit , c'est un enchaînement de vérités qui forment un tout également parfait dans son ensemble , & dans chacune de ses parties ; là ce sont des mensonges ou des opinions vagues & sans fondement , qui se contredisent , qui se détruisent les unes les autres.

Ici tout m'inspire l'amour de Dieu & de la vertu ; là tout me détourne également de l'un & de l'autre. Ici tout me console & me réjouit quand je fais le bien ; là rien ne m'excite , rien ne m'encourage à bien faire. Ici tout m'effraie quand je fais le mal ; là tout m'apprend à étouffer les remords de ma conscience. Ici l'on me parle d'une vie à venir où chacun sera traité selon ses œuvres ; là

on me fait entendre que la malice & la bonté sont chez les hommes, ainsi que chez les bêtes, des qualités dont les suites ne vont point au-delà du tombeau : enfin, rien ne satisfait ma raison, dans ce que me disent les incrédules ; tout la satisfait au contraire dans la doctrine de Jésus-Christ, sans en excepter même le sacrifice que je suis obligé de faire de mes propres lumières, pour croire des mystères que je ne conçois point ; parce que ma raison me dit que ce sacrifice est aussi juste qu'il est indispensable. Ah, Jésus ! il y a plus de distance encore de la doctrine de votre Eglise, aux fables que vos ennemis voudroient y substituer, qu'il y en a de la pure & aimable clarté du jour, aux noires & affreuses ténèbres de la nuit la plus obscure : *fabulationes, sed non ut lex tua.*

Telle seroit la conclusion, tel seroit le fruit que vous tireriez, Monsieur, de ces sortes de lectures, si vous étiez assez instruit, ou si vous aimiez assez à vous instruire, pour examiner également & sans prévention le pour & le contre : mais l'Eglise voit dans la plûpart des fideles, des dispositions bien différentes. Ceux-là même qui paroissent le plus sincèrement attachés à leur religion, ne lisent ces ouvrages que par un esprit de curiosité, par un certain attrait qu'a l'esprit humain pour les opinions nouvelles. Cette curiosité est vaine,

elle est dangereuse , elle est criminelle par conséquent. L'Eglise est ennemie des nouveautés ; l'homme sage s'en méfie , il en est allarmé pour peu qu'elles choquent les principes de sa foi. C'est cette curiosité , ce goût pour les nouveautés profanes , qui ont insensiblement gâté l'esprit , & perverti le cœur de ces brebis imprudentes & indociles , qui malgré les défenses & les cris redoublés de leurs Pasteurs , se sont écartées dans ces pâturages empoisonnés, L'Eglise votre mere craint avec raison , que le même malheur ne vous arrive ; & voilà le motif de ses défenses.

Le motif de ses défenses est que l'esprit se prête aisément & se laisse facilement séduire à l'erreur , lorsque l'erreur favorise les penchans de la nature : les passions qui cherchent toujours à se mettre au large , appellent pour ainsi dire à leur secours , & saisissent avec joie tout ce qui peut les aider à briser le frein qui les retient ou les gêne. Or c'est précisément à la rupture , à la destruction de ce frein que tendent le système & les efforts de nos incrédules.

Et d'où pensez-vous que leur viennent cette hardiesse , ce ton affirmatif , cet air de persuasion & de conviction avec lequel ils débitent tant de mensonges , & hazardent tant de sophismes ? Je l'ai dit plusieurs fois & je le répète encore , ils comptent , & ils n'ont que trop raison de compter sur

l'ignorance, sur les passions, sur la foiblesse de leurs lecteurs. Si parmi ces lecteurs il en est quelqu'un qui ne croie pas aveuglément ce qu'ils disent, qui veuille raisonner, approfondir, aller à la source, examiner les choses de près, & qui découvre le piège qu'on lui a tendu, il y en aura cent autres qui y donneront les yeux fermés & tête baissée, qui avaleront le poison avec d'autant moins de réflexion, qu'il leur paroîtra plus doux & plus agréable. Voilà, mes Freres, voilà pourquoi l'Eglise justement effrayée à la vue de ces productions impies, s'efforce par toutes les voies à elle possibles de les arracher d'entre vos mains.

Et ne dites pas, mon cher Paroissien, que cette lecture ne fait sur vous aucune impression dangereuse; quand même elle n'altéreroit point la simplicité de votre foi, n'est-ce donc rien, à votre avis, que de désobéir à l'Eglise? & de lui désobéir dans un point de cette importance? N'est-ce rien que de mépriser ses menaces, d'encourir ses censures, de vous jouer de ses excommunications? N'est-ce rien de regarder comme non avenus les mandemens de votre Evêque & de tous les Evêques? malgré ce que leur dit notre Seigneur; *Celui qui vous écoute, m'écoute; celui qui vous méprise, me méprise.* Et dans un autre endroit: *Si quelqu'un ne veut point écouter l'Eglise, regardez-le, traitez-le comme un Païen.* Ce  
n'est

n'est donc rien de mépriser Jésus-Christ lui-même ? Ce n'est donc rien d'être retranché de la communion & de la société des fideles ?

Mais n'est-ce rien de vous exposer de sang-froid, volontairement & sans aucune espece de nécessité, au danger de perdre la foi ? N'avez-vous pas tout lieu de craindre que Dieu, pour vous punir de votre imprudence, aussi-bien que de votre peu de respect pour les avis, les ordres, les menaces des Pasteurs de son Eglise, ne vous abandonne à votre propre sens ? & qu'étant privé de ses lumieres & de sa grace, les ténèbres de l'incrédulité, répandues dans ce livre où votre curiosité se promene avec si peu de précaution, ne se répandent enfin dans votre ame. Celui qui touche la poix en sera souillé, dit le Sage ; & celui qui aime le danger y périra. On ne se joue point avec les serpens, & on ne se lave pas la bouche avec une liqueur empoisonnée.

Les premieres impressions se font sans qu'on le veuille, & même sans que l'on s'en apperçoive. On commence par avoir moins de zèle pour la vérité, puis on s'apprivoise peu-à-peu avec les systêmes monstrueux qui la combattent. Les doutes suivent de près cette indifférence : on les rejette d'abord, puis on y revient ; on s'y arrête, on s'accoutume à douter, la foi s'ébranle & s'altère insensiblement ; elle n'est plus si

ferme , ni si pure ; les doutes se multiplient , & le cœur venant au secours de l'esprit , les entretient ces doutes , les nourrit & les fortifie ; on va jusqu'à penser que l'auteur du livre défendu pourroit avoir raison. Bien-tôt on se place entre lui & l'Évangile ; on panche tantôt d'un côté , tantôt de l'autre ; mais l'équilibre ne dure pas long-tems ; les passions viennent à l'appui , elles entraînent la balance , & l'on tombe ainsi dans l'abîme. Quelle est la première marche par où l'on a commencé à y descendre ? La désobéissance de l'Église , les mépris de ses défenses & de son autorité.

Je me suis tout exprès étendu , mes Freres , sur la lecture des livres défendus , comme sur un des points les plus importants de la discipline ecclésiastique , & celui néanmoins que l'on traite aujourd'hui avec le plus de légèreté. Que n'y auroit-il point à dire sur tous les autres ? La sanctification des fêtes , le jeûne du carême , l'assistance à la messe paroissiale , la confession & la communion paschale semblent n'être plus , pour ainsi dire , que de simple conseil : c'est une bonne œuvre , dit-on , d'observer les jeûnes de l'Église , d'assister régulièrement à la messe , aux instructions , aux offices de sa Paroisse , de se confesser & de communier à Pâques , quand on le peut. C'est ainsi que l'on s'exprime froidement sur les commandemens les plus formels de l'Église ;

& l'on se dispense ensuite de tout cela, pour des raisons si légères, sous des prétextes si frivoles, qu'on diroit en vérité, que ce sont des pratiques de pure dévotion, que les fideles peuvent indifféremment observer, ou ne pas observer, comme si la transgression volontaire des préceptes de l'Eglise ne damnoit pas aussi-bien que la transgression de la loi de Dieu; comme si faire gras un jour maigre sans nécessité, n'étoit pas un péché mortel, quoique dans une espece différente; aussi-bien que de commettre une fornication, un adultere, un vol, un homicide; & enfin, comme si défobéir à l'Eglise n'étoit pas défobéir à Dieu. Mais je n'ai pas le tems de m'arrêter à ces différens articles, & je finis par la plus triste de toutes les réflexions.

C'est qu'on ne trouve plus aujourd'hui chez la plupart des Chrétiens, qu'une indifférence, une insensibilité mortelles pour les biens & les maux de l'Eglise. Que ses ennemis triomphent, ou qu'elle triomphe de ses ennemis; qu'elle fleurisse dans le royaume, ou qu'elle y soit opprimée; on voit tout cela de sang-froid. Ses Pasteurs humiliés, leur caractère avili, leur autorité méprisée; les vérités les plus saintes, les mysteres les plus augustes exposés aux insultes, aux profanations, aux blasphêmes, à l'impie de ses ennemis; la vertu, la piété calomniées, troublées, persécutées jusques dans l'intérieur du tabernacle, où elles

avoient espéré de goûter en paix, à l'ombre de vos ailes, ô mon Dieu ! les douceurs que vous leur aviez réservées : tous ces objets qui semblent annoncer la ruine prochaine de la foi, tous ces objets ne nous touchent point ; on diroit que nous sommes étrangers dans l'Eglise.

Mais est-il naturel que des citoyens soient également insensibles aux biens & aux maux de leur patrie ? Est-il naturel que des enfans ne prennent aucune part ni à la joie, ni aux afflictions de leur mere ? Quel est le membre d'une société quelconque, qui ne partage sincèrement ses peines & ses plaisirs ? Est-ce que nous ne sommes plus les citoyens de la ville sainte ? les commensaux de la maison de Dieu, les pierres de cet édifice mystérieux dont Jésus-Christ est le fondement ? les branches de la vigne qu'il a lui-même plantée ? Ne sommes-nous plus Chrétiens, enfans de Dieu & de son Eglise ?

Ah ! mes Freres, nous le sommes encore, & un tems, un moment terrible viendra, où il vaudroit mieux pour nous que nous ne l'eussions jamais été. Nous sommes des membres morts, puisque nous ne sentons plus ni le bien ni le mal du corps dont nous faisons partie. Nous sommes des branches mortes, puisque nous ne sentons plus les secousses violentes, les coups redoublés, les atteintes mortelles que souffre cet arbre

divin qui nous soutient : & voilà ce qui doit nous faire trembler ; car cet état d'indifférence & d'insensibilité n'est-il pas le signe & l'avant-coureur d'une réprobation certaine ?

Aveugles , aveugles même sur nos intérêts temporels , nous ne voyons pas que la prospérité, la gloire, le bonheur de l'Etat, & le nôtre par conséquent, sont nécessairement liés avec la prospérité & la gloire de l'Eglise, qui est, pour ainsi dire, incorporée dans l'Etat, comme l'Etat est incorporé dans l'Eglise, puisque les membres de l'Etat sont en même-tems les membres de l'Eglise ; enforte que les biens & les maux de l'un, sont nécessairement les biens & les maux de l'autre. Communauté de biens & de maux qui est démontré dans le fait par l'expérience de tous les siècles, depuis que l'autel de Jésus-Christ a été heureusement élevé à côté du trône dont il est devenu l'appui le plus respectable, pendant que la majesté du trône couvre l'autel de son ombre, si je puis m'exprimer ainsi, & protège de son glaive sacré, les ministres du sanctuaire : d'où il faut conclure que quiconque n'aime pas l'Eglise, n'aime pas le bien de l'Etat ; & que quiconque veut le bien de l'Etat, doit nécessairement aimer l'Eglise ; que les ennemis de l'Eglise doivent être regardés & traités comme les plus dangereux ennemis de l'Etat, & que ces mêmes mains, ces

mains impies qui travaillent à la ruine de la foi , travaillent en même-tems au renversement du trône & à la ruine entiere de l'Etat.

Mais l'Eglise est trop riche , l'Eglise aime trop à dominer. L'Eglise est trop riche ! & pour qui est-elle riche ? Il est peu de familles honnêtes dans le royaume qui n'aient des parens dans l'Eglise ; & sur cent ecclésiastiques soit du haut ou du bas clergé , il y en a quatre-vingt-dix qui fournissent aux besoins de leur famille : comptez , calculez & voyez si ce que l'Eglise peut avoir de reste , après l'entretien des autels & de ses ministres , ne tourne pas tout au profit des citoyens , au profit de l'Etat , au profit de ceux dont les ancêtres l'ont enrichie.

L'Eglise aime à dominer , & sur qui ? Sur les fideles : mais porta-t-elle jamais plus loin la bonté , la douceur , la patience , l'indulgence sur tous les points ? Elle souffre tout , elle dissimule tout ; des prieres , des gémissemens , des larmes , des exhortations , des menaces , tout au plus , & encore très-rarement , & encore qui ne sont jamais ou presque jamais suivis de leur effet : voilà comme l'Eglise aime à dominer sur les fideles. Sont-ce les premiers Pasteurs qui aiment à dominer sur les autres ? Mais pour ne pas dire que les liens de la subordination ne sont que trop relâchés , l'autorité des supérieurs ecclésiastiques à l'égard de leurs inférieurs , fut-elle jamais plus tempérée , plus

modérée , plus douce ? Bon Dieu ! que ne pourroit-on pas dire ici à la honte de ceux qui reprochent à l'Eglise ses prétendues richesses, & sa domination prétendue ? il y auroit de quoi les faire rougir jusqu'au blanc des yeux. On diroit à l'un : selon vous , l'Eglise est trop riche ; & sans elle vous mourriez de faim , ou vous ramperiez dans la poussière. On diroit à l'autre : misérable ! où en seriez-vous , si l'Eglise vous traitoit suivant la sévérité des anciens canons , & même suivant les loix de sa discipline actuelle ? Vous êtes des ingrats.

Chaste épouse de mon Sauveur qui m'avez enfanté, qui m'avez reçu & nourri dans votre sein ; c'est à vos soins & à votre tendresse, que je suis redevable de ce qu'il y a de vraiment bon en moi. Vous avez fait briller à mes yeux dès mon enfance, les rayons de la véritable lumière ; vous m'avez appris à connoître les mystères du royaume des cieux ; vous m'avez prodigué tous les trésors spirituels dont le céleste Epoux vous a enrichi. Vos oracles sacrés dissipent mes doutes , & par eux je suis certain d'embrasser la vérité. Si je m'égare , vous me cherchez & me ramenez ; si je tombe , vous me relevez ; si je suis dans l'affliction , vous me consolez ; votre doctrine m'encourage , vos promesses me soutiennent , vos sacremens me fortifient , vos loix toutes saintes me

M iv

272 LE IV. DIM. APRÈS LA PENTECÔTE.  
fixent invariablement dans les bornes de la  
vérité & de la vertu.

Après tant de bienfaits , comment pour-  
rois je ne pas vous aimer ? O la plus tendre  
& la plus aimable de toutes les meres ! ah !  
que je perde ce que j'ai de plus cher au  
monde plutôt que de manquer aux senti-  
mens de soumission , de respect , d'amour ,  
& de reconnoissance que je vous dois à tant  
de titres. Que ma langue s'attache à mon  
palais , qu'elle se dessèche , qu'elle périsse  
plutôt que de proférer une seule parole  
contre vous, contre vos ministres, vos sacre-  
mens, vos cérémonies, votre doctrine , vos  
loix , vos usages , & tout ce qui a rapport au  
culte que vous seule rendez au vrai Dieu ,  
par Jésus-Christ votre Époux & notre Sei-  
gneur , dont le saint nom soit à jamais béni.  
Ainsi soit-il.

